

déclarant qu'ils se soumettaient à son autorité et non à celle du pontife; ce à quoi le prince acquiesça. Mais aussitôt Adrien et les cardinaux protestèrent contre ce qu'ils appelaient la félonie de Tibur, prétendant que cette ville appartenait à l'Église romaine et n'avait pas le droit de se choisir un maître. Cette opposition irrita l'empereur, qui répondit qu'il regardait la prise de possession comme juste et équitable jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur ce sujet avec les seigneurs de sa cour; ceux-ci parvinrent à l'apaiser et à lui faire comprendre qu'il devait craindre, en se montrant hostile au pape, de soulever contre lui le prince de Capoue, le duc de la Pouille et même le roi de Sicile.

Frédéric rendit alors les clefs de Tibur au saint-père, et lui confirma par un acte authentique la possession de cette ville, toutefois avec cette clause : « Sauf le droit impérial. » Il n'en prit pas moins occasion de quitter le pontife, et Adrien se trouva forcé de retourner à Rome.

Guillaume, surnommé le Mauvais, venait de monter sur le trône de Sicile, et avait envoyé des ambassadeurs à la cour apostolique pour demander la confirmation des droits et des privilèges de son royaume. Mais le pontife, qui revendiquait pour son siège la possession de plusieurs villes importantes, refusa de satisfaire aux justes demandes du prince. Celui-ci, indigné de la mauvaise foi du pape, prit les armes, attaqua les terres de l'Église romaine, bloqua Bénévent, et s'empara de plusieurs places de la Campanie. De son côté, Adrien ne perdit pas de temps, il lança contre Guillaume les foudres du Vatican, déclara ses états en interdit, appela sur la tête du coupable la colère de Dieu; puis il rassembla des trou-

pes, entra dans la Campanie, et soumit tout le pays jusqu'à Bénévent.

Pendant qu'il faisait le siège de cette ville, il reçut une lettre de l'empereur Manuel Comnène, qui lui offrait des secours en hommes et en argent pour achever la conquête de la péninsule, s'il consentait à lui abandonner trois villes maritimes de la Pouille. Guillaume, instruit par ses espions de cette négociation, entreprit de conjurer l'orage en traitant lui-même avec le saint-siège; il proposa au pape, en échange de l'investiture de la Sicile, de rendre la liberté à toutes les Églises de son royaume; de lui prêter serment de fidélité et d'obéissance; de lui donner trois places en toute propriété; de lui fournir des troupes pour asservir les Romains, enfin de lui payer des sommes considérables à titre d'indemnité de guerre.

Adrien, dans l'orgueil du triomphe, enivré par une nouvelle victoire qui l'avait rendu maître de Bénévent, repoussa les offres du prince, et fit répondre qu'il ne s'arrêterait qu'après avoir refoulé ses troupes jusque dans la mer. Ne prenant conseil que de sa position désespérée, Guillaume s'avança dans la Campanie avec des bandes rassemblées à la hâte; il reconquit les villes qu'il avait perdues, et vint mettre à son tour le siège devant Bénévent, où se trouvait renfermé le pontife. Le siège fut poussé avec une telle vigueur, qu'Adrien n'ayant plus espoir d'être secouru à temps, fut obligé de capituler et de conclure un traité bien différent de celui qui lui avait été proposé, et dans lequel il fut convenu que le prince conserverait l'investiture des états de Sicile sans indemnité et sans condition. Après la signature de la bulle,

Guillaume fut admis à se prosterner aux pieds d'Adrien, pour lui faire hommage-lige et recevoir le baiser de paix.

Cette même année 1156, Foucher, patriarche de Jérusalem, envoya au pape des lettres dans lesquelles il se plaignait des chevaliers hospitaliers, et réclamait contre les abus qu'ils faisaient de leurs privilèges, en recevant dans leurs églises les chrétiens excommuniés par les évêques, et en leur faisant administrer par les prêtres de leur ordre le viatique, l'extrême-onction et la sépulture ecclésiastique. Dans son libelle, Foucher les accusait de ne point observer les interdits lancés contre les villes, de sonner les cloches de leurs monastères au mépris des canons, de célébrer l'office publiquement et à haute voix, et de recevoir les offrandes du peuple au préjudice des Églises matrices. Enfin, il suppliait le saint-père de défendre qu'ils procédassent à la consécration ou à la déposition de leurs prêtres sans la participation des prélats, et d'ordonner qu'ils fussent obligés de lui payer la dîme de leurs terres et de leurs revenus.

En outre, le patriarche accusait les chevaliers de lui avoir fait subir des humiliations, d'abord en élevant en face de l'église du Saint-Sépulcre un magnifique hospice, qui par la richesse de son architecture écrasait sa métropole; il se plaignait de ce qu'ils lançaient leurs cloches à toute volée, afin de couvrir sa voix chaque fois qu'il montait en chaire; il ajoutait qu'ayant osé leur en adresser des reproches, il s'était vu assailli par les chevaliers jusque dans le palais patriarcal, et que des flèches avaient été tirées contre lui sur l'autel même du Saint-Sépulcre.

Les religieux hospitaliers s'étaient en effet rendus tellement

redoutables, que personne n'osait leur résister dans les états de la Palestine, même les prélats et les patriarches, attendu qu'ils étaient entièrement indépendants, en vertu de la bulle qui leur avait été accordée par Anastase IV.

Foucher, fatigué des persécutions continuelles dont lui-même ou son clergé se trouvaient l'objet, résolut de se rendre à Rome pour appuyer ses réclamations. En conséquence il s'embarqua avec deux métropolitains et vint jusqu'à Otrante: lorsque ces prélats furent arrivés dans cette ville, ils apprirent que toute la Pouille était envahie par les troupes du roi de Sicile, par les Grecs et par les alliés du pontife. Dans la crainte de tomber entre les mains de ces bandes indisciplinées, ils reprirent la mer jusqu'à la marche d'Ancône, et cherchèrent à rejoindre par terre le saint-père.

Mais Adrien était déjà prévenu de l'arrivée du patriarche par les frères hospitaliers, qui l'avaient gagné à leur cause; et lorsque les prélats orientaux se présentèrent à Féréntine, ils trouvèrent un juge inflexible qui refusa de leur accorder la plus légère satisfaction. Ils furent donc obligés de reprendre tristement le chemin de Jérusalem.

Jean de Sarisbéry, célèbre historien anglais, le compatriote et l'ami intime du pape, fut tellement scandalisé par ce déni de justice, qu'il lui en adressa des sarcasmes violents qu'il nous a conservés dans ses écrits. « Savez-vous » quelle est l'opinion des hommes sages sur l'Église romaine? lui écrivait ce courageux prélat: elle ne vous est » point favorable, très-saint Père. On affirme que votre » Église, au lieu d'être la mère des fidèles, n'en est que la » marâtre; on dit qu'elle ne renferme que des scribes et des

» pharisiens, qui portent sur leurs épaules le fardeau de  
 » leurs iniquités; on dit que les prêtres, loin de servir de  
 » modèles au troupeau, accumulent dans leurs palais les  
 » meubles précieux, et chargent leurs tables d'or et d'ar-  
 » gent; on dit qu'ils sont d'une avarice extrême, et qu'ils ne  
 » donnent jamais rien aux pauvres que par ostentation. On  
 » accuse votre clergé de commettre des exactions dans toute  
 » la chrétienté, de soulever des collisions entre les peuples  
 » et les princes, afin de s'enrichir au milieu du boulever-  
 » sement général. Vous-même, saint-père, vous êtes devenu  
 » un objet de haine; les fidèles prétendent que vous bâ-  
 » tissez des palais superbes à leurs dépens, et que vous lais-  
 » sez tomber en ruines les temples du Christ; ils disent que  
 » vous êtes couvert d'ornements d'or et de pourpre, pendant  
 » que les pauvres, couverts de haillons, meurent de faim sur  
 » les dalles du palais de Latran.

» Quant à moi, je déclare qu'il faut pratiquer ce que vous  
 » enseignez, et se garder d'imiter ce que vous faites. Tout le  
 » monde vous applaudit et vous flatte; on vous nomme père  
 » et souverain. Mais si vous êtes père, pourquoi n'écoutez-  
 » vous pas vos enfants lorsqu'ils se présentent à vous les  
 » mains vides et la figure hâve de faim? Si vous êtes sou-  
 » verain, pourquoi opprimez-vous les peuples, qui donnent  
 » aux rois jusqu'aux vêtements qui les couvrent? Ce n'est  
 » point ainsi que doit se conduire un véritable chrétien; et je  
 » dois vous prévenir que vous êtes hors de la voie évangé-  
 » lique. »

Dans sa réponse, Adrien avouait au pieux évêque qu'on ne  
 pouvait trouver que misères et turpitudes dans le saint-siège,

et qu'il aimerait mieux, pour le salut de son âme, vivre en-  
 core du pain de l'aumône, en Angleterre, que de porter la  
 tiare.

Jean de Sarisbéry se trouvait alors dans la ville sainte  
 pour solliciter l'investiture de l'Irlande en faveur du roi  
 d'Angleterre. Le pape, cédant à ses sollicitations, publia la  
 bulle qui conférait ce droit à Henri; elle était ainsi conçue :  
 « Prince, nul ne doute, et vous le reconnaissez vous-même,  
 » que l'Irlande, ainsi que toutes les îles qui ont reçu la foi  
 » du Christ, appartient au saint-siège, et que les papes  
 » peuvent en disposer comme ils le jugent convenable. Or,  
 » comme vous vous êtes engagé à soumettre ces peuples aux  
 » lois religieuses et politiques de l'Église romaine, et à les  
 » contraindre de payer à notre siège un denier par année pour  
 » chaque maison, nous vous autorisons à subjuguier cette  
 » nation par tous les moyens possibles, mais toujours sous la  
 » condition expresse que vous conserverez les droits du saint-  
 » siège. »

En signe d'investiture, le pape joignit à cette bulle un  
 anneau d'or enrichi d'une émeraude, et un acte par lequel il  
 relevait le roi du serment solennel qu'il avait fait de conser-  
 ver à ses frères divers apanages, dont il s'était déjà emparé  
 par une infâme spoliation.

Dans l'année suivante, s'éleva une violente querelle entre  
 Adrien et Frédéric Barberousse à l'occasion de l'arrestation  
 d'Esquil, archevêque de Lunden. Ce prélat, à son retour d'un  
 pèlerinage à Rome, où il avait fait de magnifiques présents au  
 saint-père, avait été attaqué sur les terres de l'empire par  
 des voleurs de grands chemins, qui non-seulement l'avaient

entièrement dépouillé, mais encore le retenaient prisonnier pour lui arracher une forte rançon.

Adrien, informé de cette arrestation sacrilège, écrivit à l'empereur pour se plaindre de la négligence que la cour d'Allemagne apportait dans la recherche et dans la punition des coupables. « Plusieurs réclamations vous ont déjà été » adressées, prince, lui disait-il, pour rappeler à votre justice qu'un crime inouï avait été commis dans votre royaume, » et nous sommes étonné que vous n'avez pas encore pour- » suivi les auteurs de cet attentat. Vous savez cependant » que notre vénérable frère Esquil de Lunden a été volé » indignement par des scélérats qui le retiennent encore dans » les fers. Et vous gardez le silence au lieu d'employer l'autorité et le glaive que vous avez reçus de Dieu pour la punition des méchants! Quels sont donc les coupables qui » méritent une aussi grande indulgence de votre part? Faut-il » croire la calomnie qui vous accuse de les protéger? Et » devrions-nous vous rappeler que nous ne vous avons pas » conféré la dignité d'empereur pour autoriser le crime? Hâtez-vous donc d'obtempérer à nos ordres, puisque vous » nous avez promis une obéissance filiale. »

Cette lettre ayant été fidèlement traduite en allemand par Reinald, chancelier de l'empereur, aux seigneurs rassemblés en conseil, ceux-ci, indignés de l'insolence du pontife, s'écrièrent qu'il était honteux de souffrir qu'un prêtre prétendit que les empereurs d'Allemagne n'avaient jusque-là possédé l'empire et le royaume d'Italie qu'avec la permission des papes; ils protestèrent contre cette tendance du saint-siège, qui transmettait à la postérité le mensonge pour la vérité, et

qui s'efforçait de l'enregistrer dans l'histoire, non-seulement par ses écrits, mais encore par ses décrets et par ses monuments. En effet, dans une salle du palais de Latran, on avait représenté Lothaire recevant à genoux la couronne de la main du pontife Pascal I<sup>er</sup>; et au-dessous du tableau on avait écrit cette légende: « Le roi s'arrêta à la porte d'argent, après » avoir juré de conserver les droits de l'Église; il fut ensuite » admis dans le temple et il se reconnut le vassal du pape, » qui lui conféra la couronne impériale. »

Frédéric adressa des reproches sévères aux légats de ce qu'ils avaient osé lui remettre les lettres d'Adrien. Alors l'un d'eux lui répondit audacieusement: « Prince, et de qui donc » croyez-vous tenir l'empire, si ce n'est du pape? » A ces mots les Allemands bondirent sur leur siège; et Othon, qui portait l'épée impériale devant l'empereur, l'éleva précipitamment et se jeta sur le légat pour le tuer. Frédéric eut à peine le temps de lui arrêter le bras; il sauva ainsi la vie de l'envoyé du pontife, et se contenta de le faire chasser de la salle du conseil, en lui enjoignant de sortir à l'instant des terres d'Allemagne.

Frédéric publia ensuite contre le saint-siège un manifeste dans lequel Adrien était accusé d'altérer l'union de l'empire et du sacerdoce. « Les légats de ce pape sacrilège, ajoutait » le prince, les cardinaux Roland et Bernard, étaient porteurs de plusieurs lettres scellées en blanc, pour s'en servir selon les circonstances, soit pour dépouiller les Eglises » d'Allemagne, soit pour nous excommunier et nous déposer » comme un évêque soumis à la juridiction du saint-siège; » mais nous avons prévenu leurs desseins, et nous les avons